



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52724

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Monika WODSAK, *Die Complainte. Zur Geschichte einer französischen Populärgattung*. Heidelberg (Carl Winter-Universitätsverlag) 1985, 408 p. (Studia Romanica, 60).

Partie à la recherche d'un genre littéraire, en bonne disciple de Fritz Nies dont le patronage est hautement revendiqué, l'auteur s'est trouvée bien embarrassée. *Complainte*, le terme existe bien dans la conscience linguistique moderne, jouissant d'une survie modeste. Brassens, Brel, Mouloudji, Maxime Le Forestier ont composé ou chanté des complaintes. Interrogé à brûle-pourpoint, le locuteur moyen évoquera spontanément la complainte de Mackie Messer dans *l'Opéra d' quatre sous*, ou quelque vieille chanson, telle celle du roi Renaud qui de guerre revient. Mais c'est à peu près tout. Mêmes incertitudes pour les époques antérieures. On trouve des complaintes depuis le 13<sup>e</sup> siècle, avec des fréquences variables, dont la forme change aussi bien que le contenu. Force a été de le reconnaître: si genre littéraire il y avait, ce ne pouvait l'être avec la même tranquille évidence que pour le sonnet ou la tragédie.

Placée devant une matière fugace, Monika Wodsak a pris la sage décision de considérer comme complainte tout texte qui se présenterait explicitement comme tel, choix courageux qui a dû laisser aux frontières bien des œuvres qui n'avaient pas eu la précaution de se décerner un passeport en bonne et due forme. Le corpus n'en reste pas moins considérable: 800 complaintes du 13<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle; 1300 pour le 19<sup>e</sup>, apogée du genre, et le 20<sup>e</sup> qui en voit la quasi-disparition, du moins sous sa forme canonique.

Interrogée avec minutie, l'histoire de ce «genre littéraire» ainsi délimité, se scande en deux périodes inégales, dont la nette démarcation intrigue, malgré les explications honnêtement cherchées. Une première, relativement homogène, va en gros du 13<sup>e</sup> siècle (le premier texte ayant le mot dans son titre est la *Complainte de Jérusalem contre la cour de Rome* terminée en 1221) à la Révolution comprise. Les règles en sont posées d'emblée dans la définition qu'en donne Guillaume de Machaut: *Un dit qu'on appelle complainte // Ou il auroit rime mainte // Et qui seroit de triste matiere.*

En bref, un poème (avec «rime mainte») de déploration («triste matiere») qui se présenterait comme genre distinct (*complainte*). De quoi se plaint-on? Les sujets ne manquent pas, comme bien on imagine, mais se laissent quand même regrouper autour de deux grands pôles. On déplore la misère des temps qui selon les cas empêche la libération de la Terre Sainte, ou provoque des guerres civiles; ou bien on se plaint de son triste sort, étant par exemple victime d'une belle dame sans merci.

A vrai dire, on n'aurait su à la fin du 18<sup>e</sup> siècle parier sur l'avenir de la complainte, en net déclin depuis le 17<sup>e</sup>. Le Richelet de 1680, suivi par tous les autres dictionnaires, jugeait déjà le mot «vieux. On ne s'en sert plus» et réservait le genre aux «vieux poètes». Or, surprise, le 19<sup>e</sup> retrouve la complainte et la cultive avec prédilection. Au prix d'une spécialisation toutefois, qui la définit enfin comme un genre nettement identifiable. En faisant abstraction des cas particuliers, au reste nombreux, la complainte sera pour l'essentiel (560 exemples sur le premier demi-siècle) l'histoire ouvertement moralisatrice d'un criminel repent, racontant de manière très stéréotypée, une existence marquée par au moins un forfait abominable, avec une nette préférence pour le drame familial. A l'inverse le même schéma narratif sera traité à la blague, sur le modèle toujours repris de la célèbre *Complainte de Fualdès* (1818). Ainsi de cette description d'une jeune parricide, pour n'en choisir qu'un exemple: «Cela fait, la jeune fille / Voyant par terre du sang / Répandue par sa maman / L'étancha d'un air tranquille / Montrant que la cruauté / N'exclut pas la propreté.»

Pas moins de 260 titres du corpus relèvent de cette veine parodique d'un mauvais goût sans faille et d'un humour noir souvent irrésistible. Profitant de ce succès, on utilisera un temps la complainte un peu dans toutes les situations. On chantera sur ce mode des faits-divers, comme il se doit, mais aussi bien des programmes de théâtre, «l'apothéose de Hugo en 1881») voire des annonces de soldes! Mais le déclin était proche, datant de la Grande guerre. De trop puissants concurrents (presse à bon marché, cinéma, radio) ont signé l'arrêt de mort de cette

littérature à vocation orale. Le colporteur chantant sa marchandise était bien désormais une figure du passé.

On aura compris que la tentative d'archéologie littéraire entreprise par Monika Wodsak ménage bien des découvertes. D'autant que l'analyse de contenu se double d'une enquête sur les conditions de fabrication et de diffusion, malgré les difficultés qui s'attachent à ce genre d'étude. On aurait pu souhaiter un meilleur équilibre entre les données. On s'attarde par instants un peu longuement sur des présentations quelque peu évidentes (par exemple l'analyse de la *Complainte de Fualdès* et de ses dérivées, p. 158–192), et à l'inverse on aurait aimé, plus de détails sur la nature supposée populaire de la complainte. Mais tel qu'il est, ce livre, patiente exhumation d'œuvres oubliées, est un modèle de probité dont la lecture se soutient, avec grand intérêt, de bout en bout.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Münzprägung, Geldumlauf und Wechselkurse. Minting, Monetary Circulation and Exchange Rates. Akten des 8th International Economic History Congress Section C7, Budapest 1982. Im Auftrag der Economic History Association hg. von Eddy VAN CAUWENBERGHE und Franz IRSIGLER, Trèves (Verlag Trierer Historische Forschungen) 1984, 421 p. (Trierer Historische Forschungen, 7).

Il y a des modes en histoire comme partout ailleurs. Ce n'est un mystère pour personne. Une idée, un thème éclosent brusquement dans le champ des études, qui attirent un jardinier, deux jardiniers, une escouade, une foule d'historiens, tous avides de lui apporter de l'eau ou d'en obtenir, par croisement, une nouvelle variété à laquelle ils donneront leur nom. Parfois, l'attention se détourne comme elle était venue, à la merci d'une foudrue: la fleur s'étiolle et périt. D'autres fois, les amateurs sont si nombreux et le succès si rapide que la banalité récupère ce qui avait fait figure un moment de novation extraordinaire et l'on s'en désintéresse pour n'y plus trouver d'attraits. Un dernier cas – pour nous limiter – est celui des recherches qui débutent en fanfare, puis retombent faute de constance de la part des gens préposés à leur poursuite – ou du public, et qui renaissent, après une éclipse plus ou moins longue sous l'effet d'une sorte de «revival».

La situation des études monétaires historiques relève, me semble-t-il de cette troisième occurrence. Avec quelques touches complémentaires. Au fond, jamais l'importance de la monnaie comme agent de l'histoire – de l'histoire économique et de l'histoire tout court – n'a été niée, l'économie politique poussant à la roue pour qu'elle soit prise en considération, au contraire. Mais on se contentait facilement pour elle comme pour les métaux précieux dont les avanies sur le plan de la recherche sont analogues, on se contentait de données anciennes, fondations assorties de spéculations de génie et, qu'à cause de cela même, on préférerait ne pas trop rajeunir pour ne pas démolir un beau château de cartes. Il a fallu cinquante ans et combien de batailles pour parvenir à produire des chiffres complétant pour un siècle et demi les arrivages de trésors américains arrêtés en 1660 par Earl J. Hamilton: il a fallu 1956 pour disposer de séries fiables sur les frappes monétaires en France de 1493 à 1680 et un tiers de siècle en sus pour les voir prolonger jusqu'à la Révolution alors que l'on ne manquait pas de couplets dans les ouvrages historiques sur l'enrichissement du Royaume, celui de la bourgeoisie, etc. ...<sup>1</sup>

<sup>1</sup> E. J. HAMILTON, *American treasure and the price revolution in Spain 1501–1660*, Cambridge, Mass. 1934; M. MORINEAU, *Incroyables Gazettes et fabuleux métaux. Les retours des trésors américains d'après les gazettes hollandaises (XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Cambridge U.K. – Paris 1984–85; F. C. SPOONER, *L'économie mondiale et les frappes monétaires en France 1493–1680*, Paris 1956; ID., *The international economy and monetary movements in France 1493–1725*, Cambridge, Mass. 1972; M. MORINEAU, *Les Frappes monétaires françaises de 1726 à 1793. Premières considérations*, in: J. DAY (éd.), *Études d'histoire monétaire XII<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires de Lille 1984. – Je m'excuse